COMMENT IL FAUT

# DIRE AUX NEUTRES LA VÉRITÉ

# COMMENT IL FAUT DIRE
## AUX NEUTRES LA VÉRITÉ

---

### I

### QUELQUES NOTES DESTINÉES A FOURNIR DES ÉLÉMENTS D'ARGUMENTATION POUR LA PROPAGANDE

La propagande se fait souvent sous forme de conversations dans lesquelles des arguments simples, s'adressant uniquement au bon sens, font plus d'effet que des chiffres que nul ne peut ni certifier ni contrôler.

Deux principes peuvent être posés :

1° « Qui veut trop prouver ne prouve rien. » — Il faut se garder de toute exagération, qui met immédiatement l'interlocuteur en défiance ; la vérité est la première de toutes les finesses. Il ne faut se servir que d'arguments dans lesquels on a soi-même parfaite confiance.

2° « Il faut faire de soi-même et de bonne grâce des concessions à l'adversaire. » Rien ne surprend plus les « Neutres » que l'impartialité sur certains sujets ; les affirmations les plus graves contre l'ennemi, basées sur des preuves sérieuses, doivent être précédées, dans

la conversation, de concessions qui les prédisposent à croire à votre bonne foi.

Comme exemple : un étranger visitant le front de Reims a été très frappé en entendant un officier dire, en parlant d'une église dont le clocher était détruit : » Pour celle-ci, ce n'est pas comme à Reims, il n'y a rien à dire, nous y avions un observateur. » Cette simple bonne foi a plus fait pour lui visiblement que beaucoup d'arguments pour démontrer qu'il n'y avait aucun motif de bombarder la cathédrale.

L'argumentation sera présentée sous forme de réponses à un certain nombre de questions ou d'objections présentées par des interlocuteurs défiants. (Il n'est pas question naturellement de ceux qui sont décidés à ne rien entendre.)

## II

Qui est responsable de la guerre? — Les Alliés disent qu'ils ne l'ont pas voulue. — Mais les Allemands sont convaincus qu'elle leur a été imposée.

Il ne faut pas mettre en doute la bonne foi du peuple allemand. Il croit sincèrement que la guerre a été imposée à l'Allemagne; ses gouvernants le lui ont affirmé et le peuple allemand croit tout ce que ses gouvernants lui affirment. Sa conviction s'appuie d'autre part sur la persuasion, qui se fait jour peu à peu, qu'elle ne lui rapportera certainement rien, d'où il conclut qu'il ne pouvait la vouloir.

Après 1870, le peuple est resté longtemps convaincu que, seuls, les Français avaient voulu la guerre. Cette conviction erronée avait fini par gagner les Français eux-mêmes. Il a fallu les révélations de Bismarck sur la dépêche d'Ems pour ouvrir les yeux à tout le monde. Chacun croit facilement ce qui est avantageux pour lui, et l'on ne peut demander au peuple allemand de croire des choses qui lui sont désagréables.

Les gouvernants allemands jouent sur les mots pour pouvoir mentir sur la responsabilité de la guerre. S'ils avaient cru qu'elle se ferait dans les conditions où elle se fait, ils ne l'auraient certainement pas déclarée. En

particulier, ils avaient espéré que l'Angleterre resterait neutre.

S'ils avaient cru que l'Angleterre entrerait en jeu, ils n'auraient probablement pas déclaré la guerre. D'où le sophisme que c'est l'Angleterre, en cachant son jeu, qui est responsable de la guerre.

Il est cependant facile d'invoquer, contre ce sophisme, des arguments de sens commun, en dehors de toute discussion de textes diplomatiques.

Le premier est que les gouvernements de l'Entente ont fait accepter à la Serbie une série de concessions humiliantes, dans l'espoir de sauvegarder la paix, et il semblait bien que ces concessions fussent allées à l'extrême limite du possible.

Le deuxième est qu'il est bien clair maintenant que nul ne pouvait dire si l'Angleterre entrerait oui ou non dans la guerre et que les hommes d'État anglais ont été fort indécis.

Le troisième est qu'en fait c'est l'Allemagne qui a fait le premier pas irrémédiable en déclarant la guerre à la Russie, au moment où l'empereur de Russie proposait l'arbitrage.

## III

Vous dites : QUE LES ALLEMANDS ONT COMMIS DES ATROCITÉS. — CELA N'EST PAS PROUVÉ. — ON EXAGÈRE BEAUCOUP, etc...

La question des atrocités est une des plus délicates à traiter avec un neutre. Pour nous Français qui en avons les échos directs, les preuves évidentes, il est difficile de ne pas déclarer que les Allemands sont des brutes, et de discuter avec calme les arguties allemandes répandues dans les pays neutres.

Il faut cependant comprendre que l'interlocuteur neutre a beaucoup de peine à s'expliquer que les Allemands aient pu commettre les actes qu'on leur reproche. Il est tenté de conclure que cela est impossible, suivant le raisonnement de beaucoup d'Allemands de bonne foi qui disent : « Je connais bien mes compatriotes, il est impossible qu'ils aient commis des horreurs. »

Il faut donc bon gré mal gré ne pas se laisser emballer par son indignation et discuter froidement avec le neutre, en évitant toute exagération qui discréditerait les arguments les plus sérieux.

Il faut dire : Il est incontestable que l'Allemagne est un pays de haute culture. Nous admettons très bien que le paysan ou l'ouvrier allemand, pris indivi-

duellement, ne sont pas plus barbares que la moyenne des citoyens des autres pays civilisés, que l'immense majorité des Allemands est incapable de commettre des atrocités, et que beaucoup d'esprits en Allemagne se refusent honnêtement à en admettre la possibilité.

Il est certain cependant que la guerre actuelle est terrible et barbare. La marche des armées allemandes à travers la Belgique et la France, pendant les premières semaines de la campagne, a été accompagnée partout de massacres et d'incendies. Les tombes et les ruines en sont un témoignage indéniable. Les rapports officiels français et belges établis par des commissions de juristes, d'après des dépositions recueillies sous serment, avec toutes les garanties et les précautions imaginables, ne contiennent que des faits indiscutablement prouvés. Il n'est pas niable non plus que la guerre sous-marine, telle que la pratique l'Allemagne, a fait déjà beaucoup de victimes innocentes, même parmi les neutres. Les Allemands disent *qu'il ne peut en être autrement,* cela tient à leur conception brutale de la guerre. Elle a soulevé bien des haines et bien des protestations justifiées.

Cette conception était certainement étrangère au caractère français. Elle ne cadrait pas non plus avec la tradition du « fair play » (franc jeu) anglais. Elle ne devait pas forcément éclore au cours de la campagne et la guerre aurait pu conserver un caractère plus chevaleresque. Les Russes, dont les Allemands proclament si souvent la culture comme inférieure, ont conduit récemment une longue guerre en Mandchourie avec les Japonais. Aucun des deux adversaires n'a apporté contre l'autre des reproches de barbarie ou de lâche

trahison. Il en est de même des troupes turques et des troupes anglo-françaises aux Dardanelles. Même en 1870, les troupes allemandes en France n'avaient eu à se reprocher que très peu de méfaits, en comparaison des actes commis pendant cette guerre.

Le neutre dira : « On ne peut cependant incriminer la mentalité de *l'individu* allemand. Les Allemands que je connais sont de braves gens paisibles, souvent sentimentaux et prêchant toujours des théories élevées. »

Il ne faut pas essayer d'attaquer isolément chez lui cette opinion. Il ne vous croira pas, et conclura seulement que vous êtes un Français très emballé, disposé à tout exagérer ; mais on peut lui dire :

Ce n'est pas la mentalité de *l'individu allemand* qui est uniquement responsable de la brutalité de la guerre, bien que l'Allemand ait le culte de la force, dans un empire qui a été forgé par le fer et a fleuri sur les champs de bataille. Mais il existait, dès le temps de paix, une mentalité spéciale des milieux gouvernementaux ou militaires, basée sur une doctrine exposée dans un grand nombre d'écrits, à savoir que la guerre, étant un fléau, il fallait en abréger la durée, et que tous les moyens étaient bons pour atteindre ce but. (Voir les extraits donnés en annexes de cette note et empruntés à des ouvrages divers, dont l'un a un caractère officiel.)

Cette doctrine domine visiblement tous les actes de l'Allemagne depuis le début de la guerre. Elle autorise à fouler aux pieds les conventions, le droit des gens et même les sentiments d'humanité, s'ils sont un obstacle à la victoire, parce que cette dernière doit amener une paix rapide et servir ainsi la cause de l'humanité. C'est

ce sophisme qui semble avoir aveuglé les consciences allemandes.

Cet état d'esprit se trahit dès les premiers jours, dans le cri du cœur de Bethmann-Holweg, au sujet « du chiffon de papier ». C'est ainsi également qu'on a légitimé tout d'abord la violation de la neutralité belge avant d'avoir trouvé tous les arguments dont on a cherché depuis à la colorer. C'est la même doctrine qui permit d'éluder ou de violer les conventions de La Haye, par exemple : au sujet de l'emploi des prisonniers dans des industries de guerre ou aux constructions de tranchées. C'est ce qui aveugle la « Kultur » allemande, au point que la masse allemande se réjouit du torpillage du *Lusitania* comme d'une victoire, et réclame la conduite d'une guerre sous-marine contraire à tout sentiment d'humanité.

C'est sous ce jour qu'il faut examiner les actes de l'autorité militaire allemande, pour s'expliquer comment ont pu se produire tous les actes qui sont reprochés aux troupes allemandes, et que le neutre a peine à croire, parce qu'il ne se les explique pas.

C'est la doctrine allemande prêchée avant la guerre qui est responsable de la forme brutale qu'elle a adoptée et des excès commis.

On ne peut impunément laisser prêcher dès le temps de paix, que la guerre doit être terrible, parce que chacun, d'après son tempérament, en imagine à son gré les terrifiantes conditions.

(L'un n'y verra que l'impitoyable répression de crimes prouvés et bien avérés, l'autre la tolérance de pillage, de violence et de mauvais traitements destinés à déprimer le moral de la population civile. La mesure

du « terrible » dans la répression est difficile à fixer, et l'on coudoie de trop près « l'odieux » pour ne pas y tomber souvent.) Dans le rapide passage des troupes, toute enquête, tout simulacre de procès est impossible, il faut faire courte justice, et la justice est aveugle.

Quand on a admis que la guerre devait être terrible, on s'est fait d'avance à l'idée qu'il y aurait d'innocentes victimes. Dès lors, on s'est résolu à être sourd à leur cri et à leur opposer cette réponse qu'ont faite bien des officiers allemands : « Que voulez-vous? C'est la guerre. »

Dans les grands rassemblements d'hommes que constituent actuellement les armées modernes, il y a forcément une part d'éléments vicieux et de brutes que seule une discipline de fer peut empêcher de commettre des excès.

Ces éléments ont tiré parti de la doctrine « de brutalité ». Ce sont eux qui sont les auteurs des atrocités enregistrées.

Le commandement est néanmoins responsable des pillages, des incendies, des meurtres et des viols, non, le plus souvent, parce qu'il les a ordonnés ou sciemment tolérés (1), mais parce qu'à la suite des actes qu'il ordonnait, des excès devaient infailliblement se produire.

Il y a eu beaucoup d'exécutions inutiles, hommes, femmes ou enfants fusillés, sans preuves ou sur preuves bien douteuses, par ordre de l'autorité. Dans plus d'un cas aussi il y a eu des exécutions individuelles faites par des soldats rendant la justice à leur guise, à

(1) Il y a eu des pillages régulièrement autorisés à titre de répression ou de contribution de guerre, comme on le verra plus loin.

*

l'exemple de leurs chefs. Il y a eu aussi de véritables meurtres collectifs et qui s'expliquent comme conséquence de la théorie de guerre.

Obéissant à des ordres de répression impitoyable, les officiers prescrivaient le pillage et l'incendie de tout le village où un soldat ennemi, défenseur acharné, un traînard, un habitant exalté par exaspération patriotique avait tiré un coup de fusil. Il suffisait de quelques brutes sans conscience, pour faire attribuer à des tentatives criminelles de la population civile quelques coups de feu tirés dans la nuit, on ne sait ni par qui ni comment, vraisemblablement par des sentinelles apeurées ou des soldats surexcités. On savait que les officiers ne pourraient faire aucune enquête sérieuse, et que la répression autorisait le massacre, que devait suivre l'orgie. Des récits de faits de ce genre ont été relevés dans des carnets de morts ou de prisonniers allemands, attristés et révoltés eux-mêmes de ce dont ils avaient été témoins.

Il est indiscutablement certain qu'on a toléré les orgies, avec le vin pillé dans toutes les habitations. La forte discipline allemande aurait pu l'empêcher; on n'a rien fait pour cela, l'autorité est responsable des conséquences.

La « saoulerie » est un défaut de la race allemande, comme de bien d'autres, mais la particularité de l'armée allemande, c'est que l'officier ne la regarde pas comme dégradante pour lui-même; c'est ce qui la lui a fait tolérer plus facilement chez ses hommes, du moment qu'on admettait que le droit de la guerre permettait le pillage.

Dans la masse des hommes, il y en avait forcément

aux instincts humains plus développés. De l'orgie au viol il n'y a qu'un pas. Il n'est pas étonnant qu'il ait été franchi.

Les chefs n'ont pas pu l'ignorer complètement. Ils n'ont pas fait dès le début les exemples nécessaires pour couper court à ces excès.

Enfin, le pillage a été considéré comme un moyen légitime de guerre destiné à assurer l'appauvrissement du pays ennemi. On a pillé sous forme de réquisitions les industries privées, les maisons de commerce, déménagé par ordre des maisons particulières abandonnées. L'officier allemand, que tout le monde en temps de paix tenait pour un « gentleman » (et qui en est un, il faut l'admettre avec le neutre), aveuglé par une fausse théorie de la guerre, n'a pas hésité à s'approprier en maintes circonstances des objets d'art ou de prix, dans les cantonnements.

Il n'est pas surprenant que l'homme de troupe ait pillé partout (et récemment encore en Serbie), mettant à son niveau ce qui était fait sous ses yeux par principe ou par fausse conception du droit de la guerre. On l'a indiscutablement laissé faire, au début du moins, pour bien montrer aux populations qu'elles avaient intérêt à ce que la guerre ne dure pas, sans quoi seraient ruinés tous les pays qui en seraient le théâtre.

On peut donc dire au neutre : « L'Allemand n'est pas plus brute qu'un autre Européen, nous l'admettons ; mais son gouvernement, sa politique, son militarisme sont plus brutaux que dans les autres contrées. Sa doctrine de guerre consacrait d'avance la brutalité nécessaire et la guerre a été conduite brutalement. »

Ce ne sont pas tous les soldats allemands qui, en

dehors des répressions impitoyables ordonnées, ont commis des excès odieux. Il est probable qu'ils ont été commis par des brutes, et il y en avait dans l'armée allemande, comme il peut y en avoir partout. Ces brutes, on aurait pu les museler ou les réprimer ; on ne l'a pas fait, car le système de la « répression terrible » a rendu impossible de distinguer les crimes individuels des mesures collectives qui conduisaient également au meurtre et à l'incendie, et nécessitaient, pour la fermeté implacable de leur exécution, l'habitude de fermer l'oreille aux cris des victimes et de repousser toute plainte ou réclamation.

La meilleure preuve qu'on aurait pu réprimer, c'est que ces excès ont diminué peu à peu, à mesure que le commandement en apercevait les sérieux inconvénients pour la discipline de sa propre armée et s'apercevait de la faillite de son système. En fait, avec les troupes actuelles, moins rompues à la discipline et moins bien encadrées que celles du début de la guerre, les faits criminels ou délictueux sont devenus plus rares. Le soldat allemand, rendu à lui-même, est redevenu un homme comme les autres. Il est probable que s'il recommençait la guerre, le commandement allemand ne tolérerait pas tout ce qu'il a laissé faire au début.

Ce ne serait pas en vertu de remords de conscience, car l'Allemand est convaincu qu'il n'a agi ainsi que par nécessité et que la brutalité est nécessaire à la guerre, par humanité même, pour mettre plus vite un terme à ce fléau, ce serait purement l'application d'un raisonnement pratique, parce que cela n'a pas produit l'effet cherché.

Il est cependant très vraisemblable que la suite des événements montrera encore beaucoup d'exemples de la « manière forte » allemande, qui ne connaît aucun obstacle, aucune pitié, et ne voit que son but, et que nous appelons, nous, la « brutalité ». Il est difficile au neutre de lui trouver un autre nom.

## IV

« Comment l'Entente peut-elle espérer la victoire? dit le neutre. — Jusqu'ici c'est toujours l'Allemand qui a eu des succès et des succès importants. — Il a envahi la Belgique, une part très riche du territoire français contenant les principales ressources en minerais et une forte proportion de l'industrie du pays. — Il a repoussé les Russes loin de ses frontières, en ébranlant profondément l'armée russe et la mettant hors de cause pour de longs mois. — Il a conquis la Serbie, et établi la liaison avec ses alliés balkaniques, sans que vous ayez pu l'en empêcher. — Vos efforts sur Gallipoli ont échoué, et vos offensives en France ou en Italie n'ont abouti qu'à des succès locaux. »

Il faut remarquer tout d'abord que l'Entente a eu aussi ses belles pages, attaques, parades ou ripostes, la Marne, l'Yser, la Champagne et l'Artois, la campagne des Russes en Galicie qui a porté aux Autrichiens un coup dont ils n'ont pu se relever complètement, l'échec des Autrichiens en Serbie, la déroute des Turcs en Asie Mineure, la maîtrise des mers assurée par les flottes alliées, l'Allemagne presque coupée du reste du monde, ses colonies conquises.

Mais, en somme, on peut concéder tout de même que

le neutre dit vrai, que l'Entente en a vu de dures et que l'Allemagne a souvent marqué les points. Seulement la conclusion à en tirer n'est pas la même que la sienne. Ce qu'il y a précisément d'intéressant à constater, c'est qu'il faut que l'Entente ait une extraordinaire résistance, qu'elle ait de fameuses ressources matérielles et morales, et une rude confiance dans son avenir, pour que tous ces à-coups ne l'aient pas ébranlée. Car le spectateur impartial doit constater qu'elle est aussi et plus forte qu'elle ne l'a jamais été, et qu'elle n'a nullement l'air de faiblir.

La lutte entre les puissances centrales et l'Entente ressemble à un combat de boxe. L'affaire se passe en « rounds » ou attaques successives de durée limitée, avec repos intermédiaires, et le nombre de « rounds » peut être très considérable, car l'adversaire n'est terrassé, mis « knock-out » que par l'épuisement.

Or, dans ce match de boxe, l'Entente représente le lutteur de fort poids qui encaisse très bien les coups, et l'Allemagne le lutteur plus entraîné et plus agile. Dans les premiers rounds, tout l'avantage est à ce dernier. A la première passe, il décoche à son adversaire un coup de poing dans la figure et le public applaudit; à la deuxième, un coup dans la mâchoire et quelques coups dans l'estomac et le public l'admire. Seulement le fort encaisseur encaisse tout cela, comme le nègre Johnson, avec un sourire grimaçant, et reste solide sur ses pieds. Le public commence à en être étonné.

A mesure que les rounds se succèdent, on voit bien que le boxeur entraîné et agile se fatigue de mener toujours l'attaque, et que sa confiance s'ébranle de voir ses meilleurs coups rester sans effets décisifs. Le

public commence à douter qu'il puisse tenir ferme jusqu'au bout. Quand il sera vraiment fatigué, le beau lutteur ne pourra plus résister à son mastoc adversaire. La fin de la lutte ne sera plus douteuse.

Or, nous en sommes à peu près à cette période de la lutte, où l'Allemagne commence à se demander comment et pourquoi ses coups les mieux assénés ne mettent pas l'adversaire par terre.

Il n'y a qu'à suivre les mouvements de l'opinion allemande telle qu'on a essayé de la guider depuis 1914. On lui a fait espérer d'abord l'écrasement de la France, Paris enlevé d'un bond, et les premiers coups ont été surprenants. Mais il y a eu la Marne et l'Yser, et l'adversaire s'est bien rétabli du premier choc.

On a dit ensuite dans la presse allemande : On va mettre la Russie par terre et la guerre sera terminée; la Russie demandera une paix séparée et tout sera fini. Nouvel assaut contre les Russes, résultats impressionnants. Mais la Russie « encaisse » tout de même toutes les brillantes attaques et à la fin de 1915 elle est toujours sur pied.

On dit alors au public allemand : Nous allons porter la guerre sur un autre théâtre. Notre action dans les Balkans va changer la face des choses, révolutionner l'Europe et précipiter la paix. Grâce à l'aide des Bulgares, on fait contre la Serbie et le Monténégro une attaque rapide. L'Entente pare mal l'attaque, mais, grâce aux ressources dont elle dispose, « encaisse » le coup de Serbie, et on la retrouve installée à Salonique, avec la Grèce liée à sa politique, l'armée serbe sauvée en grande partie et en voie de reconstitution, et des forces à Salonique capables de faire penser aux Bul-

gares que les Allemands ne font pas tout ce qu'ils veulent dans les Balkans.

L'Allemagne essaye alors de frapper un grand coup sur les points les plus sensibles. Elle revient sur la France, qui lui paraît la partie du bloc où le coup est le plus difficile à « encaisser ». Mais elle a perdu de ses forces, et beaucoup, dans les premiers rounds, car elle ne peut décocher sur Verdun qu'un coup bien préparé, mais dont la force n'est pas considérable. Elle se ménage et craint de se dépenser tout d'un coup. Le public s'aperçoit que le lutteur n'a plus l'admirable confiance du début en ses qualités supérieures de lutte.

C'est qu'en effet si le lutteur est encore en bonne forme, ses réserves d'énergie commencent à s'épuiser, et l'Allemagne le sent bien. Elle ne montre encore aucune défaillance bien apparente ou du moins avouée :

Au point de vue effectifs, elle a encore ses armées au complet et des hommes dans les dépôts.

Au point de vue économique, elle prétend ne pas craindre la « famine » et se procurer encore les matières premières nécessaires.

Au point de vue financier, elle s'en tire par la confiance de son peuple.

Au point de vue diplomatique, les neutres ne se sont pas déclarés contre elle.

Au point de vue politique intérieure, elle n'a pas encore senti les conséquences possibles de la guerre.

Mais maintenant que l'enthousiasme des premiers succès est passé et que l'espoir disparaît peu à peu de pouvoir terrasser l'adversaire par des coups bien assé-

nés, on commence à penser à l'avenir, et sur tous les sujets énumérés ci-dessus, il paraît bien moins brillant que le passé ou le présent, et surtout, ce qui est plus grave, plus inquiétant pour l'Allemagne que pour l'Entente ; c'est ce que nous allons examiner successivement.

## V

Et tout d'abord un fait commence a devenir clair pour tous, c'est qu'a la fin de la guerre, quelle qu'en soit l'issue, l'Allemagne ne sera pas dans une situation aussi belle que celle qu'elle avait avant.

Alors, pourquoi l'a-t-on faite? pourquoi la fait-on durer? qu'espère-t-on de sa continuation?

La guerre ne pouvait avoir pour l'Allemagne qu'un but économique. Elle n'avait pas de raisons de chercher à annexer, en territoire européen, des populations de races hostiles. Elle avait assez de ses Alsaciens-Lorrains et de ses Polonais. Le peuple allemand, qui devait son essor aux heureux résultats des guerres de 1866 et 1870, croyait, avec ses dirigeants, qu'une guerre nouvelle ouvrirait les portes à un nouvel essor économique libre de toute entrave, à une marche de plus en plus glorieuse de la Kultur vers une richesse croissante. C'est pour cela que le peuple allemand était certainement de tous les peuples européens le mieux préparé à accepter l'éventualité d'une guerre.

Son gouvernement, qui en préparait sans cesse les moyens, avait grande confiance dans la manière dont il les mettrait en œuvre. Cette entente du peuple et du gouvernement sur cette question donnait à l'Alle-

magne une force considérable au point de vue politique et diplomatique, parce qu'elle pouvait influencer considérablement l'Europe, en agitant le spectre de la guerre, qu'elle était seule à ne pas redouter très vivement.

Or, cette arme puissante d'intimidation, « le sabre aiguisé et la poudre sèche », dont l'Allemagne jouait depuis quarante-cinq ans et qui lui donnait un pareil poids dans les conseils de l'Europe, elle n'existera plus après cette guerre, quand la possibilité d'une guerre nouvelle sera éliminée pour une ou plusieurs décades. Les autres peuples de l'Europe seront délivrés de ce cauchemar, et parleront tous à l'Allemagne sur le ton de liberté qu'on prend avec le querelleur mis hors de cause, alors qu'on lui avait souvent cédé pour « éviter des histoires ».

L'arme va lui manquer au moment où elle en aurait le plus grand besoin, pour vaincre beaucoup de sourdes mauvaises volontés, latentes avant la guerre, bien déclarées maintenant.

La puissance économique allemande se développait dans une large mesure sur le marché européen, en Belgique, en Angleterre, en France, en Russie, en Italie, sur les territoires de tous ses ennemis actuels. Elle y trouvait, par suite de traités avantageux, de neutralité conservée ou même d'alliance, des conditions favorables. L'influence allemande était énorme à Anvers et dans les entreprises belges, en France où les marques allemandes s'étendaient comme tache d'huile, en Angleterre où il y avait des centaines de milliers d'Allemands, en Russie où une part considérable de l'industrie et du commerce était entre leurs mains, en Italie

où les capitaux allemands avaient pris en dessous la direction des affaires

Pour tout cela il fallait un accord tacite avec les populations voisines, la certitude sinon d'un acquiescement au grand jour, au moins d'une tolérance cachée, dont l'Allemand s'accommode aisément. Il est certain qu'après la guerre, quelle qu'en soit l'issue, quels que soient les traités qui la finissent, il y aura chez les voisins de l'Entente une hostilité considérable rendant extrêmement difficiles les affaires. On a beau dire et l'Allemagne a beau espérer qu'on en reviendra vite à rechercher ses produits facilement fabriqués, et habilement vendus, il y aura tout de même une longue période où les opprimés de Belgique, les envahis de France, les haïs d'Angleterre, les maltraités de Russie, ne supporteront que difficilement la présence d'un commerçant « boche » et où il sera difficile d'avouer qu'on vend ou achète ses produits. C'est malgré tout un rude obstacle à tout commerce et cela en dehors de la mauvaise volonté officielle des gouvernements qui se traduira certainement par une difficile ouverture des frontières des pays de l'Entente.

Plus la guerre dure, plus la liaison devient étroite entre les intérêts des puissances de l'Entente, plus solides deviennent les bases sur lesquelles on pourra établir le système d'une guerre économique de longue durée, plus terrible pour l'Allemagne que la guerre elle-même.

L'édifice économique allemand était plus fragile qu'aucun autre. En effet :

1° Le développement trop rapide de l'industrie allemande, la confiance excessive se traduisant par des

procédés de crédit et d'hypothèques extrêmement hardis n'avaient pas permis de jeter encore des bases solides au crédit allemand, dont l'exploitation à outrance laissait très peu de réserves;

2° Le caractère particulier de l'industrie allemande était une autre cause de faiblesse. C'est une industrie à bon marché, ne pouvant se maintenir contre la concurrence qu'en abaissant constamment ses prix et en étendant son marché.

Or ce marché extérieur se heurtait de plus en plus à des concurrences dangereuses (anglaises, américaines, japonaises, etc.). Le marché russe menaçait de se fermer si l'on ne renouvelait pas les traités en 1917.

De là des embarras économiques et des germes de mécontentement, sinon très apparents, du moins réels, qui ont contribué à la guerre.

Au lendemain de la guerre, si l'Allemagne ne peut la terminer *rapidement* et si elle ne peut pas exploiter *immediatement* la période de crise que devra traverser l'industrie de ses adversaires, l'Allemagne passera par une période très pénible de difficultés économiques et verra apparaître la menace terrible de la ruine.

Ce sentiment que la guerre ne lui rapportera rien et que sa durée lui est de plus en plus nuisible, l'Allemand de toutes les classes l'acquiert de plus en plus profondément. C'est pour cela qu'il cherche à bien se persuader que cette guerre, où il a beaucoup à perdre, lui a été imposée, et que ce n'est point une erreur de sa politique de l'avoir voulue. C'est pour cela que l'on fait miroiter aux yeux du peuple allemand, avant toute nouvelle offensive, que c'est l'offensive décisive qui va

amener la paix. C'est pour cela que l'Allemagne attaque sans trêve, réalisant jusqu'ici tactiquement des résultats appréciables mais sans approcher réellement du seul but qu'elle poursuit : « mettre fin à la guerre le plus vite possible. »

## VI

*La question des effectifs.* — Le neutre vous dit : « En France vous vous leurrez de l'espoir que l'Allemagne est en train d'appeler sous les armes ses dernières ressources. — Vous basez cela sur des calculs, ce qui ne prouve rien. — Il reste encore beaucoup d'hommes en Allemagne et les dépots sont pleins. »

C'est une erreur de croire que notre connaissance de l'emploi des ressources allemandes est basée sur des hypothèses. Elle repose au contraire sur des faits, et il ne peut y avoir d'erreur.

On connait très bien les ressources allemandes, au point de vue militaire, puisqu'elles sont la somme des gens qui, à vingt ans, ont été soumis à la conscription militaire et classés dans les diverses catégories de recrutement (appelés : Ersatz, Landsturm I$^{er}$ Ban, ou réformés).

Ces chiffres, l'Allemagne les a toujours publiés chaque année officiellement.

Après la levée des hommes instruits dès le temps de paix, l'Allemagne a dû procéder à l'appel des hommes non instruits, appartenant tous à l'Ersatz ou au Landsturm I$^{er}$ Ban et II$^{e}$ Ban. Elle les a appelés successivement par classe, en commençant par les plus jeunes. On a toujours su, par les affiches, les insertions offi-

cielles dans les journaux, les lettres, les déclarations de prisonniers et nombre d'autres recoupements, quelle était la dernière classe appelée.

A l'heure actuelle, toutes les classes d'hommes valides non instruits ont été appelées dans toute l'étendue de l'Empire, y compris les jeunes classes 1916 et 1917. Ce ne sont pas là des hypothèses, ce sont des certitudes.

On est donc bien fondé à dire qu'il ne reste dans l'intérieur de l'Empire que des ressources des plus médiocres, celles que l'on peut récupérer en revisant des réformés déjà passés à un crible sévère, lors des précédentes incorporations, ou en incorporant des hommes qui avaient plus de quarante-cinq ans en juillet 1914, c'est-à-dire qui en auront bientôt plus de quarante-sept.

Les faits du reste le prouvent. C'est précisément à l'opération de revision des réformés que l'Allemagne se livre en ce moment. Et elle a déjà levé parmi ceux-ci tous ceux qui ont paru aptes au service armé jusqu'à trente-neuf ans.

D'autre part, si on sait ce qui a été appelé, on sait aussi parmi ces derniers ceux qui ont été déjà envoyés sur le front. Cela se voit dans la composition des renforts reçus par les corps de troupe. Quand ces renforts commencent à être composés exclusivement d'hommes d'une certaine classe ancienne, c'est qu'il ne reste plus dans les dépôts (en dehors des blessés guéris) d'hommes de classes plus jeunes.

On a vu successivement ces renforts se composer de classes de plus en plus anciennes (alternant avec les

appels des jeunes classes 1914 et 1915). En dernier licu, ils se composaient des dernières classes du landsturm IIe Ban. Puis cette source elle-même s'est tarie. Pendant l'offensive de Verdun, les renforts ne comprennent plus que des blessés guéris et des hommes de la classe 1916. C'est qu'en effet les dépôts ne comprennent plus également d'autres disponibilités.

« MAIS, dira le neutre, COMMENT SE FAIT-IL QUE LES DÉPÔTS SOIENT PLEINS? ET ILS LE SONT, CAR TOUT LE MONDE PEUT LE VOIR. »

Les dépôts sont encore remplis à l'heure actuelle, c'est possible, mais avec les ressources que nous connaissons, et qu'il est facile d'inventorier.

D'abord, on hospitalise dans les casernes les blessés guéris, pendant leur convalescence, pour être sûr de pouvoir les envoyer au front dès leur guérison complète ; on a des compagnies spéciales de convalescents. Cela représente environ cent cinquante à deux cent mille hommes.

On y a actuellement toute la classe 1917 à l'instruction, ce qui fait nombre, bien qu'elle soit à l'instruction et non disponible.

Enfin on y a appelé les « récupérés » bons pour le service actif, ressources médiocres, mais destinés en partie probablement à relever un nombre égal d'hommes du landsturm qu'on enverra au front.

Tout cela fait un gros paquet d'hommes et remplit les dépôts.

Mais ces ressources une fois dépensées, il ne reste plus à appeler au service que des hommes très âgés, ou des récupérés de qualité inférieure, bons seulement

au service de garnison. Ce ne sont pas des hypothèses, ce sont des certitudes.

C'est un fait que l'Allemagne n'a pas encore souffert de la « crise des effectifs » mais que cette crise doit s'ouvrir prochainement, et qu'elle sait bien que rien ne la menace plus qu'une usure lente, à laquelle elle ne pourrait remédier. C'est pourquoi elle essaye successivement, sur tous les théâtres, de finir la guerre par un grand coup de force acheté au prix d'un sacrifice *déterminé*.

Le neutre objecte : « MAIS, EN FRANCE, AVEC LES PERTES FAITES, VOTRE SITUATION EST AU MOINS AUSSI DIFFICILE ET VOUS ÊTES AUSSI A LA VEILLE D'UNE CRISE DES EFFECTIFS? »

La situation de l'Allemagne et celle de la France sont très différentes si l'on compare pour chacune d'elles les efforts qu'elle a faits dans le passé à ceux que l'avenir lui réserve.

L'Allemagne continue à être seule à maintenir l'énergie de la guerre sur tous les fronts; elle doit soutenir ses alliés sur des théâtres d'action de plus en plus étendus.

La France, au contraire, diminue progressivement le front sur lequel elle a jusqu'ici été le plus fortement engagée. Les forces anglaises commencent à lui en apporter un plus grand encore dans l'avenir.

Les alliés de la France sont, au point de vue des effectifs, dans une situation très supérieure aux alliés de l'Allemagne. La supériorité considérable du total des populations des puissances de l'Entente, sur celui des Puissances centrales, commence à faire sentir ses avantages.

Cette supériorité n'a joué aucun rôle au début de la

guerre; l'Angleterre n'arrivait pas à armer rapidement ses levées, la Russie de même. L'Italie s'est heurtée aux difficultés d'un théâtre d'opérations difficile, où le nombre ne peut faire sentir ses avantages. Les Alliés disposaient à coup sûr de ressources totales très supérieures à celles des Puissances centrales, mais n'arrivaient pas à les mettre en œuvre plus vite que l'Allemagne n'y mettait les siennes.

Or l'Allemagne disposait au début de ressources sérieuses, de plusieurs millions d'hommes non instruits. Il semblait que ces ressources seraient inépuisables. Elle y puisait largement, aussi largement que l'Entente dans les siennes.

Mais le jour est venu cependant où ses ressources se sont épuisées, et les puissances de l'Entente en ont encore.

L'Angleterre et l'Italie n'ont encore, en proportion à leur population, pas fait d'effort comparable à celui de la France ou de l'Allemagne. La Russie a encore des ressources énormes et ses jeunes classes, à elles seules, se chiffrent par des nombres imposants.

Or, dans ses alliés, l'Allemagne ne trouve rien de pareil. L'Autriche en est déjà aux expédients pour renouveler ses effectifs. Elle a déjà levé des hommes de quarante-cinq à cinquante-deux ans. Elle appelle la classe 1918.

Les ressources qu'on peut tirer de la Turquie sont loin d'être ce que l'imagination allemande avait espéré. Toutes les populations turques ne se prêtent pas à faire des soldats; beaucoup demandent même à être surveillées militairement. On peut faire en un délai assez court un artilleur, un sapeur, un télégraphiste

avec un Anglais non instruit, on peut faire des gradés avec des Européens en un temps déterminé. On ne peut espérer rien faire de pareil avec des Turcs. Une armée moderne ne s'improvise déjà que très difficilement dans un pays moderne, elle ne peut sortir du sol dans un pays comme la Turquie. On en retirera à coup sûr des ressources sérieuses, mais rien qu'on puisse comparer à ce que fournirait à forces égales un autre pays d'Europe.

Les Bulgares ont mis sur pied à peu près tout ce qu'ils ont pu. Les intérêts bulgares n'ont pas actuellement l'acuité des intérêts anglais ou russes et la guerre est plus loin d'eux.

Au point de vue effectifs, le présent n'offre encore aucune difficulté tragique pour les puissances centrales. Mais l'avenir doit *certainement* en offrir, et les causes de cette crise n'influent pas dans la même mesure sur les puissances de l'Entente.

C'est la première cause de faiblesse de l'Allemagne pour un avenir plus ou moins prochain.

## VII

### LA QUESTION DES PERTES ALLEMANDES

Cette question a fait couler beaucoup d'encre. Elles ont été évaluées par mille systèmes qui ne donnent pas de résultats très concordants.

Leur chiffre ne serait intéressant à connaître *exactement* que s'il devait servir à établir, par soustraction faite des ressources existantes, le total des ressources disponibles.

Or, nous avons vu précédemment que l'on connaissait d'une manière indubitable l'état des ressources allemandes par les catégories d'individus que l'on est en train d'incorporer à l'époque à laquelle on veut les calculer. Cette conclusion repose sur un *fait,* et non sur un calcul, et est de tout point préférable à celle qu'on pourrait tirer de ce dernier.

Ce qui est bien établi maintenant, c'est que les listes de pertes allemandes sont très incomplètes. On l'a vérifié par les listes de prisonniers, dont un grand nombre n'ont jamais été accusés « manquants » , et par d'autres recoupements sérieux. L'Allemagne a publié ses listes de pertes au début de la guerre par bravade. Elle croyait la guerre courte et le succès assuré. Elle regrette certainement maintenant l'agitation inévitable que leur publication cause dans le public, et pour diminuer l'effet produit, elle ne peut plus être sincère.

## VIII

### LE MATÉRIEL

L'Allemagne a eu au début une supériorité de qualité de matériel. De plus, elle s'est aperçue plus tôt que l'Entente de la nécessité d'une fabrication intensive de munitions. Ses ressources industrielles lui ont donné plus tôt qu'à nous la facilité de le réaliser.

Mais le temps a marché, et cette supériorité de matériel et de munitions n'a plus la même valeur vis-à-vis des différentes nations de l'Entente.

La France a mobilisé son matériel lourd, et en fabrique de modèles plus modernes. Sa fabrication de munitions est à hauteur de ses besoins.

L'Angleterre a créé l'artillerie nécessaire à son armée et c'était un beau problème à résoudre.

La Russie sort peu à peu des difficultés qu'elle a été très lente à prévoir. Elle ne connaîtra plus jamais les heures pénibles qu'elle a vécues pendant la retraite.

L'Italie a pu, avant d'entrer en guerre, réaliser des progrès importants.

L'ensemble des Alliés représente un matériel considérable. Quand il agira d'ensemble dans un effort commun, il rendra la tâche difficile aux ressources en matériel des empires centraux.

La fabrication de munitions allemandes est certai-

nement considérable. Mais elle ne dépasse pas la fabrication actuelle des Alliés. Car sur tous les fronts actuellement, ces derniers tirent autant qu'eux *au moins,* et il serait inimaginable, si elle disposait de ressources plus fortes, que l'Allemagne, depuis des mois, n'en ait pas fait un violent usage.

Elle tire encore avantage de sa situation centrale qui lui permet de concentrer ses moyens sur le point le plus intéressant du moment et sur les qualités « modernes » de son matériel d'artillerie lourde (mobilité et rapidité de tir) qui facilitent beaucoup cette opération.

## LE MORAL ALLEMAND

*Influence de la situation économique, financière, politique et diplomatique.*

Le neutre dit : « On répète souvent que la victoire sera a celui qui saura souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. Or l'Allemand est patient. Son moral est encore tres bon. Le blocus ne l'a pas affamé ; il fait crédit a son gouvernement pour maintenir la situation financière. La politiqee intérieure ne montre pas de crise sérieuse. La situation diplomatique générale n'est pas encore décidément inquiétante. »

Tout cela est vrai ; le moral allemand est encore assez haut ; les causes qui peuvent et doivent influer défavorablement sur lui n'ont pas encore pu se faire sentir d'une manière pénible. Mais la situation de l'Entente permet de croire qu'elles agiront d'une façon plus active dans l'avenir.

Et tout d'abord, il faut constater que le moral de l'Entente est très ferme et qu'il n'est pas sérieusement menacé.

Les succès allemands sur les petites nationalités de l'Entente n'ont pu les détacher de leur cause. Aucune ne cède à l'intimidation allemande. Il y a encore dans les rangs des Alliés une armée belge très bien

organisée, une armée serbe importante, en voie de reconstitution, qui donne plein espoir. Dans les autres nations, la France est celle qui a le plus souffert. Ses beaux départements du Nord ont été envahis; ses richesses minières et de florissantes industries sont restées sur le territoire occupé. Elle a fait des pertes proportionnelles aux efforts qu'elle a supportés pour tenir tête à l'Allemagne, en particulier au début de la guerre, quand toute la poussée s'est produite contre elle.

Le moral français aurait pu être atteint.

Il faut cependant constater, et les Allemands comme les neutres le constatent, que la France joue dans cette guerre un rôle que ses ennemis ne s'attendaient pas à lui voir jouer. Elle a réorganisé ses forces, fait un effort industriel considérable qui lui permet non seulement de subvenir à ses besoins de guerre, mais d'aider ses alliés. Ce pays si impressionnable a subi sans s'ébranler des chocs qu'on ne s'attendait guère à lui voir supporter avec une pareille patience. La politique intérieure souvent turbulente du temps de paix n'a pas affaibli les ressorts de son énergie en temps de guerre. Cette nation, que les Allemands considéraient comme un peuple vieilli, courant vers la décadence, a montré une énergie et une virilité étonnantes.

Tous les neutres le reconnaissent et le renom français n'a rien perdu dans cette guerre.

La Russie a supporté un choc violent et les Allemands ont cru l'avoir ébranlée dans ses bases. Mais la Russie est grande; elle a confiance dans sa force, dans sa mission et son avenir. Le peuple russe s'est uni dans

une grande haine de l'Allemand, sentiment nouveau dans la vivacité qu'il comporte actuellement, car depuis des siècles il n'y avait pas eu de rencontre entre les deux empires. Les pertes en hommes se sont compensées facilement, dans le grand réservoir que la population et la natalité russes assurent au pays. Sur une population aussi nombreuse, les prélèvements faits pour le front n'ont pas les répercussions qu'ils peuvent avoir en Allemagne, qui a tendu ses forces à l'extrême, ou en France, où les ressources sont limitées. Des efforts considérables ont été faits pour assurer la réparation des défauts constatés dans l'organisation matérielle. Le moral de la troupe russe n'a jamais cessé d'être très élevé, même aux époques les plus pénibles. Elle sait qu'elle a eu aussi ses belles heures en Galicie, à Przemysl et jusqu'aux Carpathes, au Caucase et en Asie Mineure.

Du reste la guerre a été faite pour un peuple slave. Elle fait appel à l'âme populaire russe, qu'elle a réveillée plus vivement qu'aucune autre commotion depuis 1812.

Le moral de la Russie ne fait de doute que pour ceux qui n'ont pas vu de près récemment l'armée russe et qui ne connaissent du pays que les impressions fausses de gens qui n'en ont pas pénétré l'âme.

L'Italie est entrée dans la lutte après les autres. Son sol n'est pas envahi; ses armées sont sur le sol de l'*Irredenta*. Les prélèvements faits par la guerre sur la population sont très inférieurs à ceux qui ont été faits en Allemagne, en Autriche ou en France. La guerre contre l'Autriche, ennemie héréditaire, est une

guerre populaire. Tout le monde sent que tôt ou tard elle devait inexorablement arriver. Il faut que la question soit solutionnée. Le moral de l'Italie est très élevé.

L'Angleterre est, de toutes les nations en guerre, celle qui a le moins souffert, malgré les très beaux efforts qu'elle a produits et l'exemple de patiente et tenace énergie qu'elle a donné, en mettant sur pied des armées dans un pays où le service militaire n'avait ni la tradition ni la faveur qu'il possédait dans les autres pays d'Europe. L'Angleterre joue contre l'Allemagne une partie décisive et l'Allemagne a jusqu'ici dépensé bien plus de ses forces dans la lutte, en hommes, en argent, en crédit; elle a engagé plus dangereusement son avenir.

L'Angleterre a prévu dès le premier jour la longue durée de la guerre et tout préparé pour savoir durer. Si le moral de l'Allemagne est encore très bon, rien ne montre que celui de l'Entente ne l'égale pas au moins à l'heure actuelle. Quant à celui des autres puissances centrales, alliées de l'Allemagne, il est fait d'éléments bien complexes.

L'Autriche, cet amalgame de peuples, montre à coup sûr une résistance insoupçonnée que l'Allemagne a galvanisée. Mais en dehors des Allemands et Hongrois de l'Empire, on ne peut parler du moral des autres nationalités.

Il est au moins indifférent.

Le Bulgare est entré en guerre pour conquérir la Macédoine. Il n'est pas pressé de se dépenser ailleurs pour le « Roi de Prusse ».

Le Turc est entré dans une singulière aventure, dans laquelle on se demande ce qu'il pouvait bien

gagner. Toute sa force de résistance réside dans le crédit et la puissance du parti « Union et Progrès ».

On ne doit pas chercher à s'illusionner et il ne faut pas nier que le lien réunissant les puissances centrales soit encore solide. Mais la nécessité de lutter contre la tentative d'hégémonie de l'Allemagne et de s'en garantir pour l'avenir est un ciment plus puissant pour les puissances de l'Entente.

Nous avons dit qu'il existait des causes devant un jour réagir sur le moral allemand. Elles sont d'ordres divers : économique, financier, politique, diplomatique. Leur discussion ne sera pas faite ici en détail. Les arguments que nous donnons ne sont pas de nature scientifique, appuyés sur des chiffres. Nous ne cherchons que des arguments que le bon sens vulgaire doit trouver sans efforts.

Il en est plus d'un qui ne peut manquer de frapper le pangermaniste le plus gonflé et le moins accessible et par lesquels il jugera lui-même que la durée de la guerre a amené de grands changements dans la situation du pays de la « Kultur ».

Au début des hostilités, la vie économique allemande a été moins atteinte que celle de la France, l'adversaire le premier prêt et dont l'outillage était le plus comparable au sien. Tandis que la France levait tous ses hommes valides, l'Allemagne en conservait encore plusieurs millions dans leurs foyers. Ils étaient l'emblème vivant des réserves de puissance allemande. Les incorporations successives sont arrivées à vider ce réservoir ; la disparition progressive de ces ressources

énormes frappe l'imagination de tout Allemand, même du plus prévenu. Quand on arrive à lever des récupérés à demi infirmes dans un pays qui a d'abord regorgé de main-d'œuvre valide, chacun se dit que la guerre l'a usé terriblement, et se demande avec quoi on parera dans l'avenir à cette usure. En fait, c'est le cri de toutes les lettres allemandes saisies sur les prisonniers : « On lève tout, même les infirmes. Il ne reste plus personne. » La différence entre le début de la guerre et l'état actuel est trop caractéristique pour ne pas crever les yeux.

L'Allemagne a de grandes ressources de main-d'œuvre dans sa population nombreuse, même après retrait des hommes de dix-huit à quarante-cinq ans. Elle utilise dans une certaine proportion les populations envahies et les prisonniers de guerre. Mais ces derniers absorbent également une partie de l'activité allemande qui pourrait être employée ailleurs. Et puis cette activité doit être infiniment plus grande que celle des pays de l'Entente, car elle doit satisfaire, rien qu'avec les ressources allemandes, à tous les besoins pour lesquels les nations alliées peuvent bénéficier de l'activité de l'étranger. Plus la guerre dure, plus les stocks s'épuisent, plus l'Allemagne doit produire, et moins elle dispose de main-d'œuvre pour la production. Cela saute aux yeux de tout le monde en Allemagne, et le moral ne peut pas ne pas en être atteint de plus en plus profondément.

Le blocus n'a pas affamé l'Allemagne. L'Allemand est discipliné et patient. Il a « l'esprit de pommes de terre », dont parlent ses journaux, c'est-à-dire qu'il

est capable de supporter des privations et des difficultés. Il a accepté jusqu'ici le pain noir rationné, la carte de lait, la carte de beurre, les jours sans viande, le pétrole rare et mille autres inconvénients. Mais il est certain que si les classes élevées et moyennes souffrent peu, les classes pauvres supportent beaucoup plus durement la longueur de la guerre. Il y a une irritation sourde que n'accuse encore personne, mais qui créera certainement un jour de l'agitation. L'Allemand proclame *urbi et orbi* que le blocus ne l'étouffe pas, et cependant comment expliquer sa rage à ce sujet, la clameur allemande générale demandant une guerre de sous-marins sans merci parce qu'elle croit que c'est le seul moyen de le rompre. Pourquoi les espoirs qu'on avait fait naître des avantages immenses que devait produire la rupture du cercle dans les Balkans? — espoirs qui devaient être déçus bien vite, car les Balkans n'ont que des ressources très limitées et des moyens plus limités encore pour les mettre en œuvre.

Nul ne peut nier que les effets du blocus sont la manne quotidienne des articles de journaux : conseils d'économie, recettes de toute espèce, discussion sur l'utilisation et la répartition des ressources, controverses acrimonieuses sur la cherté de la vie.

Plus la guerre durera, plus l'épine enfoncée dans la chair de l'Allemagne deviendra douloureuse, jusqu'à faire naître une blessure qui peut être dangereuse, bien qu'elle n'ait pas atteint une partie vitale.

Le neutre dit QUE DANS CETTE GUERRE IL FAUT SAVOIR ATTENDRE.

Il faut lui répondre, à lui aussi, que pour apprécier

les effets de certaines causes, il faut savoir attendre.

L'Allemagne a bénéficié au début de la guerre de ses stocks de toute espèce, de tout ce qu'elle a trouvé dans les riches provinces envahies qu'elle a exploitées sans scrupules, d'une contrebande dont la surveillance n'a pu s'établir que lentement. Les mois à venir offriront moins de facilités et plus de besoins que les mois passés. L'effet produit n'est pas encore pénible, mais rien n'autorise à affirmer que dans un avenir peut-être rapproché, il ne prendra point un aspect inattendu.

Les difficultés économiques sont sensibles pour tout le peuple. Ce sont les seules qui influent directement sur le moral de toute la nation, même du soldat, qui, ne manquant de rien sur le front, s'inquiète de la misère qui peut régner à son foyer. Les difficultés d'un autre ordre, financier, diplomatique et politique, échappent à la masse, mais elles ne peuvent échapper à ses gouvernants responsables, obligés d'envisager dans la guerre, non seulement le présent, mais l'avenir qu'elle entraîne. Leur influence se fait donc sentir à l'avance sur les milieux élevés de la population où elle contre-balance un moral plus élevé dû à des ambitions plus grandes et à des privations moins profondes amenées par la guerre.

Les difficultés financières ne peuvent être connues que d'un petit cercle de financiers et d'hommes d'État. Tant que le peuple fera crédit à son gouvernement et que sa confiance ne sera pas ébranlée, elles resteront peu visibles. Mais la confiance populaire exige le succès à jet continu; cela oblige les armées allemandes à

attaquer sans répit sur des points où elles peuvent espérer un succès immédiat, et le gouvernement à faire miroiter sans cesse l'espoir d'une paix prochaine imposée à l'ennemi. En ce sens les difficultés financières influent sur la guerre. Elles donnent aussi profondément à réfléchir à tous ceux qui ont voulu ou accepté la guerre dans l'espoir d'un essor immense de la richesse allemande, et qui voient l'avenir compromis, et à coup sûr bien au-dessous d'un passé brillant dont on a voulu brusquer le développement. Il y a une inquiétude inavouée, dans tous les milieux d'affaires allemands, sur les moyens financiers avec lesquels on pourra remettre en mouvement tous les rouages compliqués de l'énorme industrie allemande, quand on aura à compter avec des finances obérées, avec des marchés fermés pendant de longs mois et où d'autres auront pris la place libre, avec la mauvaise volonté de nombreuses nationalités dont la clientèle avait été acquise jusqu'ici.

Là intervient aussi la situation diplomatique, dont la foule allemande ne peut escompter les difficultés. La guerre qui a violé la neutralité belge n'a pas soulevé des indignations violentes chez beaucoup d'autres neutres. Mais elle les a cependant inquiétés et indisposés. La Hollande et la Suisse se méfient plus de l'Allemagne qu'avant la guerre. On a vu en Suisse des inimitiés déclarées qui n'avaient jamais été que latentes. La guerre sous-marine sans merci, si elle doit être continuée, atteindra trop vivement les neutres pour ne pas éveiller chez eux des « rancœurs » et des antipathies qui auront toujours un contre-coup après la guerre.

La situation des Allemands aux États-Unis a profondément changé depuis 1914. Ils étaient des émigrants bien vus, ils sont devenus presque des étrangers sur le sol de l'Union. La neutralité américaine a pris une attitude de menace contre l'Allemagne. Les intérêts se sont nettement séparés.

L'Italie a dû rompre les liens économiques avec une Allemagne qui s'était liée irrémédiablement à l'Autriche-Hongrie et qui songe à se la lier économiquement après la guerre.

De tous côtés, l'Allemagne sent croître des défiances, des antipathies, des haines.

La mainmise sur l'Autriche et l'amitié peut-être inconstante des Bulgares et des Turcs ne sont pas des compensations diplomatiques ni économiques suffisantes.

Le bluff Anvers-Bagdad-Golfe Persique et la menace de Suez ne font plus recette dans les représentations mondiales données par les agents allemands au bénéfice de la « Kultur ».

Il y a enfin un autre danger, caché actuellement et qu'on ne perçoit pas, mais qui peut naître en un jour de désillusion, c'est le danger politique; l'Allemagne en agite le spectre chez les nations de l'Entente. Dès le premier jour de la guerre, elle annonçait la révolution à Paris et l'assassinat du Président. Il n'est point de semaine où elle ne prédise la révolution en Russie, le désaccord en Angleterre, la paralysie des pouvoirs politiques en Italie. Chez elle tout a paru assez bien se passer jusqu'ici, grâce à l'esprit de discipline, et aussi sous l'influence d'une série de succès militaires, dont nous ne cherchons pas à diminuer la grandeur, très

différente de lenr portée dans l'évolution des événements.

Il y a en Allemagne des souffrances dues aux difficultés de la vie; ces souffrances sont supportées par les classes pauvres, qui sont les clientes du socialisme.

Ce parti évolue encore actuellement en majorité, sous la direction du chancelier de l'Empire, pour concourir à la défense nationale. Mais il ne peut oublier complètement ses intérêts de parti, et il étend son influence sur sa clientèle. La durée de la guerre, les souffrances subies, les déceptions certaines sur les résultats qu'on obtiendra, les difficultés énormes qui naîtront pour l'Allemagne après la paix, tout cela produira à coup sûr un mécontentement populaire. Il ne demandera peut-être pas de comptes à la dynastie des HOHENZOLLERN, car l'Empereur semble avoir retrouvé la faveur du peuple, qui, par contre, a bien délaissé son héritier, mais il s'en prendra aux classes plus élevées et aux partis qui les représentent. Il y aura certainement accroissement de la puissance socialiste. Or, l'organisation actuelle de l'empire allemand, son passé et ses traditions, lui permettent difficilement de s'accommoder de cette puissance, comme pourraient s'en accommoder d'autres nationalités. Elle fait certainement ombrage à tous ceux qui dirigent actuellement les destinées de l'Allemagne.

C'est un point sombre de l'avenir, qui va grandissant à mesure que la guerre s'allonge.

A tous les points de vue que l'on vient d'étudier, la prolongation de la guerre est donc pleine de menace pour l'Allemagne.

Toutes ces causes, dont les effets ne sont point encore perceptibles, existent cependant d'une manière indéniable, et les Allemands sont les premiers à en avoir clairement ou obscurément la sensation.

On peut dire au neutre : « Si l'Allemagne montre un si grand désir de finir rapidement la guerre, c'est qu'elle est plus intéressée que l'Entente à ce qu'elle ne se prolonge pas trop longtemps. »

Mai 1916.

# ANNEXE

---

*Extraits d'ouvrages allemands*
*sur la manière de conduire la guerre.*

I. — Quelques maximes de Clausewitz et von Hartmann.

II. — Extraits de l'opuscule *Kriegsbrauch im Landkriege.* (Usages de la guerre dans la guerre sur terre). Cahier 31 de la publication du *Grand État-Major allemand.* Section historique I, qui a pour titre *Kriegsgeschichichtliche einzelschriften.* (Éditée en 1902, par Mittler und Sohn.)

La doctrine allemande, sur la brutalité de la guerre, remonte aux vieilles traditions allemandes.

Elle a pour évangile le principe suivant de Clausewitz (*Vom Kriege,* tome Ier, pages 4 et 5) :

« Quiconque se sert de la force, *sans égard aucun* et sans épargner le sang, a tôt ou tard la prépondérance si l'ennemi ne procède pas comme lui-même. *On ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération sans commettre une absurdité.*

« C'est une tendance vaine et erronée de vouloir négliger l'élément brutal de la guerre, par ce seul fait qu'il nous répugne... Il serait très inexact de réduire la guerre des peuples civilisés à un simple acte de raison des gouvernements, et de se la figurer toujours plus détachée de la passion... Lorsque nous observons que des peuples civilisés ne donnent pas la mort aux prisonniers ou ne détruisent pas les villes et les pays, il faut nous rendre compte que leur mé-

thode de guerre est plus imprégnée d'intelligence, et que cette intelligence leur a enseigné des moyens plus efficaces d'employer la violence que les manifestations brutales de l'instinct. »

Mais cette doctrine a dépassé l'application « intelligente » que préconisait le maître.

Le général von Hartmann, qui commanda une division en 1870-1871, écrit en 1877-1878 dan la *Deutsche Rundschau* (tomes XIII et XIV), pour exposer une doctrine plus violente :

« La détresse, la misère profonde de la guerre, ne doivent pas être épargnées à l'État ennemi. Il faut que le fardeau soit et demeure écrasant. La nécessité de l'imposer résulte de l'idée même de la guerre nationale...

« Que des particuliers soient atteints durement, quand on fait sur eux un exemple destiné à servir d'avertissement, cela est assurément déplorable pour eux. Mais pour la collectivité, c'est un bienfait salutaire que cette sévérité qui s'est exercée contre des particuliers. Quand la guerre nationale a éclaté, le *terrorisme* devient un principe militairement nécessaire. » (Tome XIV, page 117.)

Il pose le principe du pillage officiel :

« Le système des réquisitions dépasse infiniment le simple droit de recueillir des approvisionnements dans le pays où a été portée la guerre. Il implique l'exploitation intégrale de ce pays, *en toute matière,* et quelle que soit l'aide que l'on puisse s'en promettre pour l'armée d'opération, soit pour faciliter et faire progresser son action, soit pour la faire durer et pour en assurer la sécurité.

« On affirme par là, notamment, que *les nécessités militaires n'ont à établir aucune distinction entre la propriété publique et la propriété privée*, et que l'armée revendique le droit de prendre ce qu'il lui faut, partout, et de quelque façon qu'elle puisse se l'approprier. »

On pourrait muliplier les citations tirées d'ouvrages plus récents, du général von Blume ou du général von Bernhardi, par exemple.

Mais le grand état-major général a lui-même codifié le point de vue militaire allemand dans un règlement sur « les

usages de la guerre ». Son témoignage a plus de valeur que les opinions de personnalités que l'Allemagne pourrait désavouer.

### KRIEGSBRAUCH

*Introduction.* — Page 1. « Une guerre menée avec énergie ne peut pas être dirigée seulement contre les combattants de l'État ennemi et contre ses places fortifiées; elle cherchera, elle doit chercher à détruire également toutes les ressources intellectuelles et matérielles. Des considérations humanitaires, c'est-à-dire des ménagements à l'égard des personnes et des propriétés, ne peuvent avoir leur place qu'autant que la nature et le but de la guerre le permettent. »

Page 3. « Une étude approfondie de l'histoire de la guerre mettra l'officier en garde contre des conceptions humanitaires exagérées, elle lui apprendra que la guerre ne peut se passer de certaines duretés, que même la véritable humanité consiste à procéder sans ménagement. »

*Les moyens.* — Page 9. « Tous les moyens inventés par la technique moderne, même les plus perfectionnés, les plus dangereux, ceux qui tuent le plus par masses, sont permis; ces derniers conduisent le plus rapidement au but de la guerre, sont même à considérer comme indispensables et même, à bien considérer les choses, les plus humains. »

Page 16. « Les prisonniers peuvent être tués en cas de nécessité, s'il n'y a pas d'autre moyen d'assurer sa propre sécurité. »

Page 20. « La présence des femmes, enfants, vieillards, blessés et malades dans une ville bombardée peut hâter la reddition de la place; ce serait, par conséquent, une véritable folie chez l'assiégeant que de renoncer à cet avantage. »

Page 24. Corruption des civils et militaires pour les amener à donner renseignements : « De tels moyens n'ont rien de beau ni de moral; mais il faut reconnaître la nécessité de leur emploi. »

*Les habitants et leurs biens.* — Pages 48, 50, 51, 54.

Page 48. « On forcera les habitants à donner des indications sur l'armée, les moyens militaires, les secrets militaires de

leur pays. La majorité des écrivains de toutes nations condamnent cette mesure. On l'emploiera tout de même — tout en regrettant — pour « raison de guerre » *(Kriegsraison).*

Page 50. « Se protéger contre les attaques et dommages qui peuvent venir des habitants, employer sans aucun égard tous les moyens d'intimidation nécessaires ; c'est là, il va sans dire, non seulement un droit, mais un devoir pour le commandant de l'armée. »

Page 51. « Un habitant *qui a été forcé de servir de guide,* et qui a trompé la confiance qu'on a en lui est criminel : « il « devait obéissance à la puissance qui occupe son pays. » — Quelque tendance qu'on ait alors à trouver des circonstances atténuantes : « Ce criminel *doit être puni de mort,* car ce n'est « que par de telles mesures d'intimidation qu'on empêche de « tels crimes. »

Page 54. « Tout dommage exigé par la guerre, si grand qu'il soit, est permis. »

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 22453.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8